

Echos et Commentaires

A Metz

A LA MEMOIRE DE VERLAINE

Il y avait deux généraux en bel uniforme, il y avait un député, il y avait monsieur le maire, dimanche, à Metz, pour célébrer la mémoire de ce garçon qui ressemblait à un vieux pauvre et qui était un grand poète, Paul Verlaine. On l'eût bien étonné, jadis, au temps de ses hôpitaux et de ses misères, au temps de ses folies, en lui annonçant de telles gloires, un peu officielles; et on l'eût enchanté en lui disant que ce serait dans Metz reconquise: imaginons-le alors confus, timide et l'air bien sage, comme le montre une photographie de l'époque de ses fiançailles et de la *Bonne Chanson*, quasi endimanché, la barbe faite, un col et des manchettes, content de sa jolie tenue. Ce n'est pas lui!... C'est lui pourtant, et plus vraiment que sous d'autres aspects que sa légende a popularisés: sa légende, vraie aussi, mais pareille aux hasards de sa vie plutôt que pareille à son cœur. Il a vécu à l'aventure et dans un terrible désordre. Parfois, prenant son parti de ses fautes et malchances, il se drapait d'orgueil. Ce fut en sa jeunesse. Il revendiquait de rudes libertés pour "ceux qui sont nés sous ce signe, Saturne". Il était né dans une petite maison bourgeoise, à Metz; et il gardait le cœur innocent que sa mère lui avait donné. En dépit des mots, il gardait le sentiment du péché. A part lui, jamais il n'a fait la théorie de son imparfaite conduite et présenté ses longues erreurs comme le meilleur itinéraire dans l'existence. Voilà ce qui l'a sauvé; ce sont les doctrines seulement qui nous perdent: elles pervertissent l'esprit, Verlaine eut son ingénuité préservée. Et quand il fut à l'âge où s'apaise le plus fâcheux tumulte sensuel, les plus simples idées, saintes et naturelles, fleurirent dans son âme avec une exquise fraîcheur. Il chanta, d'une voix délicieusement pure, et sa prière et son amour de la patrie blessée. Il n'était pas anarchiste le moins du monde, mais un pécheur, et prompt au repentir. Son génie vaut qu'on l'admire; et sa bonne volonté lui méritait la récompense qu'il a eue dimanche d'un patriote messin fêté aux jours de victoire.

A. B.

L'Echo de Paris

Civilisation et barbarie

Dans une lettre préface donnée au roman *Sous les mers* de M. Gerard Bauer, le puissant écrivain Paul Bourget écrit cette page d'une observation si juste et si instructive:

L'effroyable expérience de ces quatre années nous a permis de mesurer combien est mince la couche de civilisation qui recouvre, chez l'homme moderne, sans les avoir détruites, les sauvageries de l'homme primitif. Dans votre Hartig, le commandant du sous-marin qui va, coulant allègrement dreadnoughts ennemis et paquebots de passagers, vous n'avez pas évoqué la mentalité d'un personnage exceptionnel. L'Allemagne a trouvé par centaines des hommes pareils et qui ont exécuté avec la même férocité, sans remords, cette besogne d'implacable destruction. Et cependant, quelle nation plus que celle-là paraissait avancée dans la voie du progrès? Voici cinquante ans que Taine écrivait dans son étude sur Carlyle: "De 1780 à 1830, l'Allemagne a produit toutes les idées de notre âge historique, et pendant un demi-siècle encore, pendant un siècle peut-être, notre grande affaire sera de les repenser". De telles formules, confrontées avec le terrible caractère de régression que l'intelligence germanique vient de donner à cette guerre, déconcertent la raison. Essayons de traduire la phrase de Taine. Elle signifie que l'Allemagne a été plus qu'aucun autre pays, comme Fichte le proclamait déjà, capable du travail le plus nouveau de l'esprit moderne: *le penser scientifique*. Mais en quoi consiste essentiellement le penser scientifique? A la recherche et à l'application des lois, c'est-à-dire des conditions suffisantes et nécessaires des phénomènes. Etant donné le phénomène guerre, les Allemands en ont donc cherché les lois. Ils ont cru discerner une de ces lois dans la terreur. Une des thèses les plus constamment soutenues chez eux a été que la guerre est d'autant plus courte qu'elle est plus terrible, si bien que l'inhumanité apparente des procédés durs est réellement une humanité. A cette thèse est venue s'adjoindre une autre conception, celle de la loi biologique qui veut que l'intérêt de l'espèce soit la suppression du plus faible par le plus fort. Considérant les races comme des personnalités ethniques, d'un type collectif, mais soumises au même développement que les individus, les doctrinaires du pangermanisme ont affirmé que l'intérêt supérieur de l'espèce humaine est la victoire des races les mieux outillées pour la culture sur les races inférieures. Ces théories et vingt autres semblables ont toutes ce caractère qu'elles ne mettent pas le monde humain à part du monde animal. Si des fourmis et des abeilles pensaient leurs sociétés, elles les penseraient de la même manière. Concluons-en qu'il y a une erreur initiale dans le "penser scientifique" tel que l'Allemagne l'a pratiqué. Une société qui aboutit aux procédés de guerre dont l'Europe occidentale vient d'être le théâtre a méconnu une loi supérieure, la plus importante des conditions suffisantes et nécessaires pour que l'homme ait son plein développement d'homme. Cette loi est écrite dans le Livre où se trouve la parole de toute sagesse: "Vous jugerez l'arbre par ses fruits."